

pianissimo. Après on entend un chant de flûte appuyé, dulcetto, par les violons et les autres instruments jouant en murmure et le tout finit par un crescendo martial où l'impitoyable Marseillaise, éteignant les râles des victimes et les imprécations des bourreaux, jette dans l'espace son cri douloureux qui doit se changer en cri d'émancipation.

Voilà ce que dit cette magnifique ouverture qui sera exécutée de nouveau, espérons-le.

Le numéro deux est une symphonie de Ichman en cinq parties, dont l'exécution a duré trente-cinq minutes. De l'exécution, nous n'avons rien à dire : comme tout ce qu'exécute notre excellent orchestre, cette symphonie a été parfaitement jouée ; mais c'est là, croyons-nous, de la musique d'initiés dont il ne faut user qu'avec la plus grande discrétion, sous peine d'ennuyer un public qui ne pose pas au mélomane savant.

Après une courte intermission, le programme a été repris avec un joli motif de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, *Merci, doux crépuscule*, très joliment chanté par M. E. Lebel. Puis, sous la conduite de M. Gérôme, l'orchestre a exécuté avec une délicatesse merveilleuse *Le dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet.

C'est un morceau d'une douceur exquise, joué en sourdine par les cordes, sur un mouvement lent d'une ravissante poésie.

Le morceau a été bissé, et il doit en être de même chaque fois qu'il est donné à un auditoire délicat de jouir de cette page exquise.

Enfin le concert s'est terminé par la *Marche Hongroise*, de Berlioz, marche que tout le monde connaît et que personne ne se lasse d'entendre.

Le prochain concert aura lieu le 27 mars à 4 h. 30 p. m., et nous engageons vivement les amateurs de bonne musique de s'y rendre. On nous promet un programme extraordinaire.

REMY.

LE CRAPAUD

Le Monde du 19 mars publie un article du *Figaro* de Paris, signé Emile Zola, avec l'entête qui précède. Nous comprenons parfaitement cet article, car nous avons avalé plus de crapauds que les eaux du St-Laurent n'en contiennent à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Nous sommes de l'avis du maître : c'est une affaire d'habitude. On mange sa demi-douzaine de crapauds tous les matins, comme son absinthe avant dîner, ou sa demi-douzaine d'huîtres au restaurant du coin, et ce n'est pas plus malin que ça.

La première fois, c'est répugnant, surtout lorsque le crapaud est suivi par l'*Electeur*, la *Minerve*, le *Courrier du Canada* ou le *Quotidien*, mais on s'y fait vite, et lorsqu'il nous manque on ressent un ennui profond.

Essayez-en.

Lorsqu'un jeune écrivain, un débutant, vient me voir,—il en vient souvent, et je les reçois très bien,—le premier conseil que je lui donne est de lui dire :

—Travaillez beaucoup, régulièrement s'il est possible, chaque matin le nombre d'heures. Ne soyez pas impatient, attendez dix ans le succès et la vente. Et surtout ne nous imitez pas, oubliez vos aînés.

Puis, ma seconde recommandation est invariablement celle-ci :

—Avez-vous un bon estomac littéraire, j'entends un estomac solide capable de digérer allégrement toutes les sottises, toutes les abominations qu'on va écrire sur vos œuvres et sur vous ?... Non, je vois à votre rougeur à votre frémissement, que vous êtes trop jeune, trop délicat encore, et que votre dégoût fort naturel va vous causer de graves ennuis... Eh bien ! tous les matins, en vous levant, à jeun, avalez-moi un bon crapaud vivant. On en vend aux Halles, votre cuisinière vous procurera ça. La dépense est nulle : trois sous pièce, si vous les prenez à la douzaine; et, en quelques années, vous vous ferez un estomac littéraire capable d'avaler les pires articles de la critique contemporaine, sans la moindre nausée.

Le jeune écrivain me regarde, inquiet, pendant que je le reconduis en insistant sur l'efficacité de la méthode de préventive qui m'a si parfaitement réussi.

—Ah ! dame, je ne dis pas que, dans les premiers temps, ce soit très agréable. Mais on s'y fait, jeune homme ! Un bon crapaud vivant, quand on le peut garder, vous exerce, vous habitué à toutes les ignominies, à toutes les hideurs à tous les venins. Pour la journée entière, on est vacciné contre toutes les salétes imaginables. Un homme qui, chaque jour, avale son crapaud est un homme fort, que rien n'émeut plus.... Allez, allez, jeune homme, avalez votre crapaud quotidien, et vous me remercierez plus tard !

Moi, voici trente ans que, tous les matins, avant de me mettre au travail, j'avale mon crapaud, en ouvrant les sept ou huit journaux qui m'attendent sur ma table. Je suis sûr qu'il y est, je parcours vivement de l'œil les colonnes, et il rare que je ne le trouve pas. Attaque grossière, légende injurieuse, bordée de sottises ou de mensonges, le crapaud s'y étale, dans ce journal-ci, quand il n'est pas dans ce journal-là. Je l'avale complaisamment.

Certes, comme je le dis aux jeunes écrivains qui me